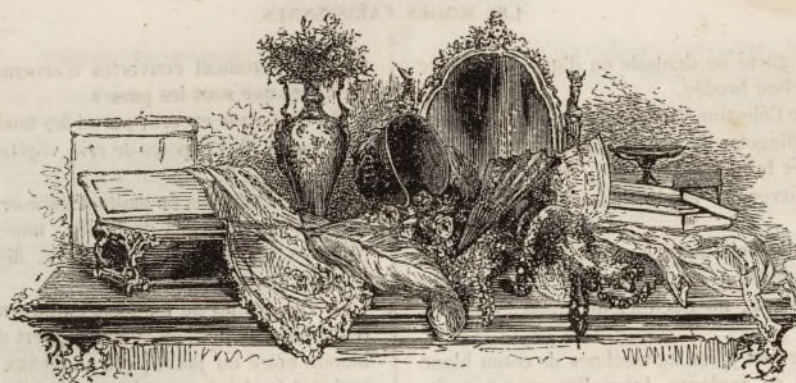




380

LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de M^{me} Ple-Borain rue basse du rempart au coin de la Ch^{se} d'Antin.
 Robes et mantelet de M^{me} Celestine Quiller rue de Choiseul, 23. Canexon-pardessus
 de M^{me} Colas rue Vivienne, 47. Parfumeries de la Société Hygiénique r. J. J. Rousseau.



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LE LOGIS DE SAINT-MARTIN (1^{re} partie), par AMÉDÉE
ACHARD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



L'ÉTÉ ne nous boude plus; il s'est enfin montré de belle et bonne composition. Du reste on y comptait, et les femmes ne se trouvent pas prises au dépourvu, car jamais, ou du moins depuis longtemps, les toilettes n'ont été plus charman-

tes qu'en ce moment. — Un des traits caractéristiques de la mode actuelle, c'est la variété; il y a de certaines années où les femmes semblent avoir adopté un uniforme. Elles ont, à peu de chose près, le même chapeau, la même robe, le même châle, ou tout autre même objet de toilette.

Cet été, il en est tout autrement. Les chapeaux sont nombreux, sans que pour cela un genre soit plus à la mode qu'un autre: ainsi les pailles d'Italie sont en vogue, les capotes de crêpe et blonde

ne le sont pas moins; les pailles de fantaisie en couleurs mélangées font fureur pour toilette de la matinée, les capotes de tulle brodé paille sont fort recherchées. Nous avons dit les capotes de crêpe; mais il y a les capotes de crêpe ordinaire, les capotes bouillonnées en crêpe lisse qui se varient de genres d'ornements à l'infini.

Quant aux mantelets et aux pardessus, il y en a pour chaque costume: depuis le classique pardessus noir et le simple mantelet noir, jusqu'au mantelet blanc, rose, lilas, de l'élégante parure.

Puis viennent encore les châles de dentelle, les mantelets-châles en dentelle de laine noire ou blanche, quelques châles de crêpe de Chine, des mantelets ou des châles de mousseline brodée tout à fait d'été;

— Des écharpes de cachemire brodées en soie.

Il y a aussi beaucoup de variétés pour les étoffes des robes.

Il n'est pas jusqu'à la chaussure qui n'ait perdu son uniformité, car depuis les beaux jours quelques femmes portent des souliers. Meier (1), le cordonnier en vogue parmi les élégantes, fait un quart de paires de souliers sur trois quarts de paires de brodequins. Comme on le voit, les brodequins l'emportent encore de beaucoup sur les souliers!

On commence à voir des robes de percale ou de brillantine à dessins perses un peu grands. Ces robes ne sont adoptées que par des élégantes. Elles ont des pardessus en pareil, mais qui ne se portent qu'à la campagne. Ces robes simples se complètent bien, à la ville, d'un pardessus de taf-

(1) Rue Tronchet, 17.

fetas noir garni de dentelle ou d'un châle blanc de mousseline brodée.

Madame Célestine Quillet fait toujours bon nombre de redingotes de taffetas uni brodées devant en lacet et broderie au passé, avec le mantelet pareil entièrement brodé et bordé d'une haute frange.

Ce qu'elle fait aussi en grande quantité, ce sont les robes à disposition en soie, taffetas chiné, foulard, mousselines de coton, de soie, barége.

Il y a de fort jolies mousselines de coton blanc imprimées en couleurs, lesquelles sont à petits dessins brochés légers et assez espacés les uns des autres. Cette broderie légère donne un petit relief à ces étoffes qui est d'un bon effet.

Nous avons vu, la semaine dernière, chez madame Quillet, une charmante robe de tulle rose qui bien certainement n'était pas pour Paris, bien qu'elle fût très-parisienne d'aspect. Cette robe était à deux jupes : la première, garnie au bas de plusieurs petits volants de tulle rose bordés d'une petite blonde blanche; la seconde jupe, coupée au bas en grandes dents formant rivière, était garnie aussi de petits volants de tulle rose bordés de blonde; ces volants suivant les ondulations formées par les dents. Le corsage, à berthe-châle, encadrait le devant du corsage, entièrement couvert d'une échelle de bouillonnés séparés chacun par une petite blonde. Les manches, courtes, étaient couvertes de bouillonnés séparés chacun par une petite blonde de soie blanche.

Les peignoirs blancs en mousseline brodée, jaconas ou percale avec broderie anglaise, ont reparu avec les chaudes matinées. Les peignoirs de mousseline brodée au crochet sont toujours garnis de petits volants de mousseline festonnés ou bordés de petite dentelle, ces volants posés en montants devant. Les corsages, froncés sur ceinture, sont ouverts devant avec guimpe montante ou demi-montante. Les manches, demi-larges, ouvertes du bas et garnies de deux, trois et quelquefois quatre petits volants.

On fait, comme toilette de bal d'été, des robes de mousseline-tarlatane garnies de volants bordés d'un rang ou deux de petite frange de paille. Avec ces robes, la coiffure d'épis de coquelicots, pâquerettes et avoine mûre est de toute nécessité.

Mademoiselle L. Laborde (1), cette modiste d'un goût parfait, orne aussi quelques capotes avec ces petites franges de paille.

On remarque chez mademoiselle L. Laborde de très-jolies capotes de crêpe et blonde à dents très-nettement accusées qui sont ornées d'une branche de fleurs : quelquefois la capote n'a d'autre ornement que son crêpe et sa blonde; cela arrive surtout aux capotes ornées en spirales, qui,

étant entièrement couvertes d'ornements, n'ont de fleurs que sous les passes.

On remarque encore, parmi les modes de cette demoiselle, des capotes de crin végétal ornées de fleurs :

— Des chapeaux en paille d'Italie ornés de plumes ou de branches de fleurs, une de chaque côté des passes : fleurs blanches, fleurs mélangées ou fleurs des champs ;

— Des pailles de fantaisie paille ornées de petits rubans au bord en volant couvert d'une petite blonde noire ou jaune, ces chapeaux sont assez recherchés. Le dessous de passe est doublé et orné de rubans jaunes au milieu desquels se joue une multitude d'avoines noires; le dessus du chapeau est orné de chaque côté de rubans en coques d'où sortent des avoines noires. Elle fait aussi ce même genre d'ornement sur chapeaux de paille noire et paille en jaune et noir et ruban rose, doublure-bavolet rose et avoine noire. Ces chapeaux sont de mise pour le matin, la matinée en toilette de ville, et pour toilette de campagne; nous citerons comme exemple un costume remarqué par nous cette semaine, ainsi composé :

— Chapeau de paille noire et paille doublé de taffetas rose avec fontange en dessous du bord de la passe, orné dessus de coques de ruban rose et avoine noire; dessous de passe de même; bavolet rose bordé d'une petite dentelle noire, surmonté de deux rangs de velours noir très-étroit ;

— Robe en brillante fond-blanc à dessins perses un peu grands, ornée de trois volants ourlés ;

— Pardessus de taffetas noir très-court garni de deux rangs de dentelle de laine surmontés d'une petite ruche de ruban ;

— Ombrelle feutre doublée de blanc ;

— Bottines d'étoffe couleur hanneton.

En opposition à cette simple toilette nous en citerons une composée d'une capote de crêpe rose, le crêpe tourné en spirale, ayant une autre spirale de blonde de soie blanche suivant l'espace laissé entre les spirales de crêpe, le dessous de passe orné de fleurs roses ;

— Robe de taffetas chiné fond-blanc à fleurs-guirlandes de toutes nuances garnie de trois volants découpés; le corsage, ouvert devant, bordé d'une fontange découpée au bord; les manches ouvertes et garnies de trois ou quatre rangs de petits volants découpés ;

— Mantelet-châle en dentelle de laine blanche, ce châle est fait d'une pointe garnie au bas d'un grand volant ;

— Souliers en peau-anglaise gros-vert ;

— Ombrelle rose.

Nous avons oublié les sous-manches ouvertes, qui étaient en tulle et garnies de deux rangs de malines.

(1) Rue Richelieu, 77.

Détails du Dessin.

Chapeau de paille d'Italie orné de chaque côté d'une touffe de pâquerettes. Pardessus-canezon en mousseline brodée au crochet, dont nous donnerons le patron dimanche prochain. Robe à disposition en mousseline rose fond-blanc. Capote de crêpe lilas ornée de blonde de soie blanche et d'une plume marabout moucheté. Robe et mantelet en taffetas feutre glacé de blanc brodés en lacet blanc et broderie au passé. Le mantelet est bordé d'une frange haute de trente à trente-cinq centimètres.

Les dames nous sauront gré de signaler à leur attention un des produits les plus utiles pour la toilette et dont le choix est de la plus haute importance. Ce nouveau produit est la *Pommade philocomme* de la SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE de la rue Jean-Jacques Rousseau, 5. Cette préparation est onctueuse et fondante; elle rend les cheveux brillants et souples, les fait pousser et les empêche de tomber. Les matières dont elle se compose sont de la plus grande pureté, et par conséquent ne laissent sur la tête ni résidu, ni pellicules; c'est surtout pour ces sortes de préparations que le choix des parfums n'est pas indifférent. Aussi n'a-t-on employé pour la *Pommade philocomme* que des odeurs d'une suavité douce, fraîche et salubre.

LE LOGIS DE SAINT-MARTIN.**I.**

Aux environs de Marseille, derrière les pentes de la Gineste, s'étend un pays accidenté qui ondule de colline en colline jusqu'aux ruines de *Torrentum*, ville romaine dont il reste à peine quelques pans de mur crevassés.

Entre Aubagne et la mer, ce pays abrupt ne présente à l'œil du chasseur, sur une étendue de cinq à six lieues, qu'un terrain gercé par les pluies et percé de rochers sans nombre. Quelques pauvres familles vivent çà et là en semant des poignées de froment sur la terre aride des vallons. De maigres vignes rampent au flanc des coteaux, des bois de pins murmurent sous le souffle impétueux du mistral; sur les plateaux solitaires et nus paissent de grands troupeaux de chèvres qui arrachent d'une dent avide les herbes rares qui croissent entre les pierres, le thym, la lavande parfumée, le serpolet, tandis que les pâtres silencieux regardent la mer qui étincelle à l'horizon.

Quand vient la nuit, à l'heure où les laboureurs regagnent leurs lointaines chaumières, on voit briller dans l'ombre les flammes des foyers à chaux; leurs clartés vacillantes se projettent sur les bruyères, et on entend de loin les chants

rauques des travailleurs qui jettent les branches résineuses des pins dans le brasier. Quelques petites maisons, assises dans le creux des ravins, tournent vers le midi leur face trouée de fenêtres irrégulières; des poules gloussent en chassant les sauterelles, et de pauvres petits enfants à demi nus se roulent sur des tas de sarments.

Lorsque la brise du soir se lève, les tintements de la cloche passent comme une voix sainte sur ce pays que la colère de Dieu semble avoir visité. C'est la cloche de Cassis, tout petit port endormi aux bords de la mer, à l'extrémité d'un vallon couvert de vignes et d'oliviers. Dans ce port, aussi limpide qu'une source des montagnes, et dont l'eau transparente laisse compter les cailloux de son lit, huit ou dix barques de pêcheurs font sécher au soleil leurs filets rouges. Tout est calme dans Cassis, les rues silencieuses sont traversées par quelques chèvres qui vont aux champs. Les hommes ont gagné la haute mer dès le matin, les femmes moissonnent ou vendangent, les enfants cherchent des coquillages sur le rivage ou des arbustes dans les bois, et les chiens dorment sur le seuil des maisons.

Aux environs de Cassis s'ouvrent des vallons charmants qu'ombragent des bouquets de peupliers, de hêtres et de noyers. Ces vertes oasis, perdues dans l'enceinte des collines, sont de frais asiles où les fleurs s'épanouissent, où chante un petit ruisseau, où les rayons adoucis du soleil tremblent sur le feuillage des églantiers. Une chaumière, cachée sous un rocher et tapissée de pampres, se révèle tout à coup par un bruit de voix enfantines qui rient sous les aliziers, c'est la cabane du paysan. Une bonne vieille, assise sur un banc de pierre, tourne son rouet en chantant un vieux Noël, des enfants jouent sur l'herbe à ses pieds; un chien de chasse est étendu au soleil comme un lazzarone. Si quelque chasseur passe par là à l'heure où il fait chaud, une jeune fille, rougissante comme le fruit du cerisier, lui présentera une jatte de lait parfumé, quelques figues et du pain. Il ne tiendra qu'à lui d'attendre le soir et de dormir sous le toit de la famille, et il aura bien peu à faire pour devenir l'ami de toutes ces bonnes gens.

Dans un de ces ombreux vallons, sous une voûte d'aubépines, dans le recoin le plus obscur, un jeune homme soutenait sur son épaule la tête d'une jeune fille qui pleurait sous les sourcils froncés du jeune homme; et malgré la colère qui semblait animer son visage, on voyait deux grosses larmes couler lentement sur ses joues. En ce moment, le soleil s'inclinait sous des nuages empourprés et faisait pleuvoir des rayons d'or qui miroitaient sur le cristal d'une fontaine dont les eaux fraîches fuyaient sous le cresson.

La jeune fille leva ses yeux baignés de larmes, elle regarda un instant le jeune homme et puis

s'écria en jetant ses faibles bras autour de son cou :

« Pierre, mon ami, nous sommes perdus ! »

— Pas encore, Marguerite, dit-il en écartant les cheveux de sa maîtresse pour la baiser au front. Ne pleure pas ainsi, si tu ne veux me faire perdre tout mon courage. Et tu sais si nous en avons besoin maintenant !

— Du courage, reprit Marguerite en sanglotant, à quoi cela nous servira-t-il ? Je te l'ai dit, Pierre, nous sommes perdus.

— Mais après tout, de quoi s'agit-il ? reprit le jeune homme en faisant un violent effort pour rester calme devant la douleur de celle qu'il aimait. Ton père t'a parlé d'un mariage ; mais il n'est pas encore fait.

— Il se fera.

— C'est ce que nous verrons. J'irai trouver ton père, je lui dirai combien je t'aime ; je lui dirai aussi que tu m'aimes.

— Tais-toi ! tais-toi ! s'écria la jeune fille épouvantée ; si tu lui disais pareille chose, il me tuerait.

— Eh bien ! je lui dirai seulement que je suis jeune, que j'ai des bras, du courage, plus d'instruction qu'il n'en faut pour conduire une barque ou labourer la terre ; j'irai à Marseille, je ferai fortune dans le commerce, tu m'attendras ; et quand je serai riche, je reviendrai mettre à ses pieds tout l'argent que ton souvenir m'aura fait gagner ; alors nous nous marierons.

— C'est un rêve, mon pauvre ami ; ne t'ai-je pas raconté ce que mon père m'a dit il y a trois jours ? il me l'a répété hier avec cette voix que tu connais. — « Antoine Saurel m'a demandé ta main, je la lui ai promise ; il est riche, il me convient : quand il arrivera, reçois-le comme ton fiancé. » J'ai voulu lui faire quelques observations, il a souri et m'a tourné le dos.

— Oh ! cet homme ! cet homme ! s'écria Pierre avec une fureur concentrée, il mourra donc comme il a vécu !

— Vois-tu, Pierre, reprit Marguerite plus doucement, il faut mettre tout notre espoir en celui qui console les affligés ; il nous donnera la force de soutenir notre malheur et peut-être nous enverra-t-il quelque secours. Ah ! s'il pouvait me faire mourir avant le mariage !

— Tu veux donc me faire pleurer comme un enfant ? » dit Pierre en s'essuyant les yeux.

Un instant de silence suivit ces paroles. Marguerite était agenouillée et priait, la tête cachée dans ses mains ; Pierre était immobile, le regard attaché sur l'herbe.

Marguerite se leva.

« Il faut nous séparer, Pierre ; déjà la nuit est venue, mon père va rentrer et que deviendrais-je s'il te voyait ! »

— Déjà ! fit le jeune homme. Mais tu reviendras

demain ; quelque bonne pensée me sourira cette nuit, et demain... »

Tout à coup une voix se fit entendre dans l'ombre.

« Marguerite ! Marguerite ! criait-elle.

— Mon père ! murmura la pauvre fille en pâlisant. Va-t'en, va-t'en, » dit-elle à l'oreille de Pierre, les lèvres tremblantes de terreur.

Pierre la serra sur son sein et s'enfonça d'un bond sous le massif d'arbres.

« Tu n'étais pas seule, Marguerite ? dit un instant après un homme à cheveux grisonnants en prenant la jeune fille par le bras. Pierre ne court pas si vite et il ne fait pas tellement sombre que je n'aie pu le reconnaître tandis qu'il tournait derrière le bois de pins. Tu sais que je ne fais pas de discours, mais je te prévins que si tu le revois encore une fois tu ne le verras pas deux. »

Marguerite tressaillit.

« Tu as peur ! Et de quoi ? reprit son père en ricanant. Je ne le tuerai pas, sa peau ne vaut pas la charge d'un fusil ; mais je ferai jeter sa mère hors de la cabane qu'il occupe et dont il oublie de me payer le loyer depuis un peu trop longtemps.

— Oh ! mon père, la pauvre femme est malade...

— Et c'est pour lui gagner des remèdes qu'il vient te faire la cour, n'est-ce pas ? Si, au lieu de faire le beau cœur auprès des filles qui ont plus d'argent que lui, il travaillait, il pourrait me payer et je ne dirais rien. Mais ne parlons plus de lui, et qu'il prenne garde si je le retrouve ici ! Ecoute à présent : Antoine Saurel arrivera demain, il vient s'établir dans le pays. Vous aurez trois jours pour faire connaissance, vous serez mariés le quatrième. C'est une affaire arrangée, et tu sais qu'il ne me plaît guère d'avoir à répéter deux fois la même chose. Maintenant rentrons et dinons. »

Marguerite et Pierre avaient passé leurs plus jeunes années ensemble ; tout enfants, ils couraient pieds nus sur le sable, cherchant les beaux coquillages luisants ; ils s'endormaient sous les tonnelles, jouaient aux mêmes jeux et mouraient aux mêmes fruits ; l'éclat de rire de la petite fille répondait, le matin, au premier cri du petit garçon, et ce fut ainsi qu'ils vécurent longtemps d'une vie libre, heureuse, insouciant. Un bon vieux curé du pays, les voyant si jeunes et si beaux, les avait conduits chaque jour dans son presbytère, et leur avait appris tout ce qu'il savait, pas grand'chose au demeurant, mais plus qu'on n'en sait au village. Mais surtout il avait développé en eux les généreux instincts du cœur, les simples élans de l'âme qui cherche le bon et le juste : si bien que, lorsque la mort l'avait pris, il avait béni les deux enfants en leur souriant. Cette mort fut leur première peine, une peine bien amère, qui fut comme le premier anneau

d'une longue chaîne de malheurs. On aurait dit que leur joie à tous deux était attachée à la vie du bon curé et que cette vie envolée avait emporté sur ses saintes ailes la part de bonheur qu'ils espéraient.

Après qu'il fut mort, une maladie emporta le père de Pierre. On était aux premières époques de l'empire; époques glorieuses, mais où la gloire s'achetait au prix du péril. Le frère aîné de Pierre, s'étant aventuré trop loin dans la haute mer, avait été capturé par les croiseurs anglais, et il n'était plus revenu. Pierre devint le chef de la famille, qui ne se composait plus que d'une vieille mère et d'une jeune sœur. Il était soutenu dans sa douleur par l'amour de Marguerite, et il travailla courageusement; mais un orage détruisit les récoltes, et ses forces ne répondaient plus à son courage: d'année en année, les ressources du petit ménage tarissaient. Il vint un jour où Pierre dut vendre le peu qui leur restait pour donner des soins à sa vieille mère, qu'une cruelle maladie retenait au lit; usée avant le temps par les chagrins, elle souffrait sans se plaindre et regrettait de vivre si longtemps puisque sa vie épuisait les ressources de Pierre et de Marianne sa sœur.

Aussi longtemps que Pierre avait eu cette aisance qui peut être regardée comme une fortune à Cassis, le père de Marguerite avait laissé grandir dans le cœur de sa fille son jeune et confiant amour; mais, lorsque après la gêne vint la misère, l'intimité, d'abord refroidie entre les deux familles, ne tarda pas à être complètement rompue. Marguerite ne pouvait plus voir Pierre qu'en secret, et un jour vint où sa dernière espérance s'envola. Inexorable dans ses résolutions, son père l'avait habituée à une obéissance complète et en quelque sorte passive; il ne souffrait pas les observations et brisait les résistances par les impitoyables rigueurs de son caractère, aussi violent que têtue.

Le lendemain de la scène que nous avons racontée, Pierre ne put rencontrer Marguerite. Il rôda vainement tout à l'entour du vallon, se glissa, quand vint la nuit, sous le couvert des arbres, rampa sous les murs de la ferme; il n'aperçut rien autre chose que la clarté vacillante d'une lampe qui brillait derrière la fenêtre. Toute la nuit il erra par la campagne l'appelant et pleurant. Mais ce jour-là Antoine Saurel était arrivé, et son beau-père l'avait conduit auprès de Marguerite. Ils étaient restés tous deux ensemble, et Marguerite n'avait pu sortir. A la première tentative qu'elle en avait faite, son père, qui travaillait dans la cour, l'avait arrêtée d'un regard où la pauvre enfant avait lu son arrêt. Elle était rentrée le cœur brisé, comprenant qu'elle ne verrait plus celui qu'elle aimait.

Cependant Antoine Saurel s'était aperçu de la douleur de sa fiancée. Ce n'était pas un homme

d'un cœur tendre et compatissant, et les larmes ne l'émouvaient guère; mais une si grande douleur chez une jeune fille l'étonna; il avait l'humeur jalouse; Marguerite lui avait plu à la première vue, même sans le secours de sa jolie dot: il résolut de s'inquiéter auprès de son père de la cause qui la faisait pleurer.

A la première question que lui adressa son futur gendre, le vieux métayer haussa les épaules. Antoine insista.

« Bah! dit l'autre, c'est une folie.

— D'amour? continua Antoine en fronçant légèrement les sourcils.

— Ma foi, mon gendre, vous êtes un homme, et on peut vous dire ces choses-là. Ma fille s'était éprise d'une belle passion pour un jeune homme du pays.

— Ah!

— Un pauvre diable qui a perdu tout ce qu'il avait et qui s'avisait de lui faire la cour; mais j'ai bientôt mis ordre à tout cela. Voici longtemps qu'ils ne se voient plus, ajouta-t-il sournoisement pour amadouer Antoine, qui se mordait les lèvres, et dans quinze jours elle n'y pensera plus...

— Ceci me regarde, reprit le gendre d'une voix rude.

— Oh! je me fie à vous. Vous savez ce que sont les caprices des petites filles, et vous êtes homme à faire oublier les plus beaux galants. »

Antoine Saurel sembla ne pas prendre garde au grossier compliment de son beau-père. Il resta un instant silencieux; puis tout à coup relevant la tête:

« Et comment s'appelle cet amoureux? demanda-t-il d'une voix aussi calme que s'il avait demandé le nom du chien qui les suivait en frétilant.

— Pierre Guérin.

— Eh bien! à demain la noce, » reprit-il tranquillement.

Le résultat de cet entretien ne déplut pas au métayer, que la démarche d'Antoine avait d'abord inquiété. Il rentra chez lui, laissant son gendre prendre philosophiquement la route de Cassis en allumant sa pipe, et rencontra sa fille, qui les avait épiés tous deux tandis qu'ils causaient. En se voyant surprise, elle essuya furtivement ses yeux avec le coin de son tablier.

« Encore! dit son père rudement; quand donc cesseras-tu de pleurnicher? »

Elle réprima un sanglot, qui soulevait sa poitrine, et n'eut que la force de tomber à ses genoux:

« Mon père! s'écria-t-elle.

— Eh bien! qu'est-ce? reprit-il; je t'ai dit que je n'aimais pas toutes ces singerie... M'as-tu compris? ne m'échauffe pas les oreilles, ou bien... un geste énergique accompagna ces paroles. — Mais c'est donc un ogre qu'Antoine Saurel! con-

tinua-t-il en frappant du pied. Un homme qui a mille écus de revenu ! »

Marguerite avait compris le geste de son père ; mais, malgré son épouvante, elle osa insister, tant était grande sa douleur. Alors, faut-il dire, le brutal employa des arguments d'une telle nature qu'elle dut se résigner. N'en déplaise aux philosophes, les choses se passent le plus souvent de cette façon parmi les simples habitants des campagnes.

AMÉDÉE ACHARD.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

Vous avez tous entendu parler, plus ou moins, de ces maisons californiennes que l'on construit, à Paris, de pièces et de morceaux et que l'on expédie ensuite à San-Francisco, en ayant la précaution de numéroter le premier, le deuxième et le troisième étage, de façon qu'à San-Francisco, en remontant le tout, on ne fourre pas l'entresol au troisième étage et le rez-de-chaussée au grenier.

Cette idée, dont l'application primitive semblait purement transatlantique, vient de donner naissance à une société en commandite, qui se propose d'exploiter en France même la fabrication des maisons volantes.

C'est surtout aux environs de la capitale que ces maisons seront d'un secours précieux aux Parisiens qui aiment à voltiger chaque été, de canton en canton, de paysage en paysage, d'arbre en arbre, à l'instar des hannetons.

Nombre de fois vous vous êtes peut-être dit à vous-même, en vous promenant au milieu de la plaine de Montrouge, ou sur le sommet de la butte Montmartre, quel dommage que je n'aie pas ici une petite maison de campagne !

Par malheur la construction du plus petit immeuble coûte des sommes folles : le moellon vaut son pesant d'or, et le Limousin est hors de prix ; — je ne parle pas des frais d'architecte, qui viennent brocher sur le tout.

Les mémoires des apothicaires sont honnêtes et modérés auprès de ceux des architectes parisiens.

Aussi la plupart du temps les amateurs de campagnes en étaient-ils pour leurs soupirs, et ils se disaient : — Je construirai cette maison-là dans vingt ans, quand j'aurai fait fortune.

Bilboquet était plus heureux : il remettait l'achat de sa fameuse carpe seulement à la semaine prochaine.

Autre inconvénient ! — lorsqu'à force d'économies le Parisien parvenait enfin à amasser suffisamment d'argent pour construire sa maison de campagne dans l'endroit de ses rêves, il arrivait, la maison une fois faite, que notre infortuné propriétaire découvrait une foule de voisinages désagréables qui lui faisaient prendre sa construction en grippe.

Tantôt c'est un four à plâtre dont la fumée obscurcit le soleil, tantôt ce sont des grenouilles qui ne se taisent pas de la nuit. — Une autre fois on ne comptait pas sur la poussière de la grande route, ou bien on reçoit, l'hiver, la visite intempestive de la rivière voisine qui entre dans la salle à manger sans se faire annoncer.

Alors le malheureux propriétaire maudit le jour où il a eu la pensée de construire une maison de campagne ; ou bien il maudit sa femme, qu'il accuse de lui avoir soufflé cette idée stupide.

Une foule de séparations de corps et de biens sont advenues par suite de la construction de maisons de campagne. Consultez tous les avoués de votre connaissance et ils vous certifieront le fait, sans, du reste, en éprouver un grand chagrin.

Un philanthrope vient d'entreprendre de fournir aux Parisiens des maisons de campagne construites sur le modèle des maisons californiennes ; on transportera ces logements dans les sites les plus agréables de la forêt de Fontainebleau ou de la plaine Saint-Denis.

Mais notre architecte est tellement philanthrope qu'il veut que des actionnaires participent aux bénéfices de cette invention. L'idée mère est divisée en coupons et en sous-coupons.

D'ici à peu de jours vous verrez annoncer la mise en commandite des maisons de campagne volantes.

J'espère que le gérant n'établira pas ses bureaux dans la forêt de Bondy !

* Il existait un pays, le seul peut-être en Europe, qui conservait sa physionomie originale, et qui défendait soigneusement l'entrée de la frontière aux innovations du principe moderne.

Ce pays, c'était l'Espagne.

Elle conservait soigneusement ses mœurs, ses coutumes, ses costumes. Cette fixité de principes consolait les amis de la stabilité des bouleversements des autres parties du monde.

On me dira que la Suisse, au point de vue de la stabilité, méritait les mêmes éloges que l'Espagne, que rien n'y a changé depuis qu'elle a été découverte par M. Alexandre Dumas et quelques touristes anglais, qu'on y boit le même lait,

Qu'on y voit les mêmes avalanches,

Qu'on y admire les mêmes jupons courts,

Qu'on y entend les mêmes tyroliennes et les mêmes ranz de vaches qu'à l'époque du gouverneur Gesler.

Je ne prétends faire aucun tort à la Suisse ; mais je trouve l'Espagne bien supérieure, parce que l'Espagne a toujours persisté dans la vieille coutume de n'avoir que des hôtelleries où l'on refuse de manger au voyageur : ce qui ne permet qu'aux estomacs les plus courageux de la parcourir, tandis que la Suisse fourre ses cartes d'hôtel garni et de table d'hôte dans la poche des quatre parties du monde.

L'Espagne a la gloire d'être restée une contrée inhospitalière.

Hélas ! l'Espagne vient de porter une atteinte terrible à sa renommée ; je ne parle pas seulement des modifications qui ont eu lieu dans quelques posadas où on n'envoie plus coucher les voyageurs à l'écurie, et où ils trouvent quelquefois une omelette au lard, voire même un poulet, mais de l'introduction d'une innovation qui peut avoir une portée vraiment incalculable.

Vous avez lu sans doute le programme des fêtes qui doivent avoir lieu pour célébrer l'accouchement de la reine.

On y voit figurer en première ligne un tournoi dans lequel doivent combattre les principaux seigneurs de Castille, de Léon, d'Aragon, d'Andalousie, etc., etc.

Les seuls tournois espagnols dont la tradition eût gardé le souvenir avaient eu lieu dans *Don Quichotte*. On les remplaçait ordinairement par une course de taureaux.

On m'objectera que Florian, dans *Gonzales de Cordoue*, fait la description d'un tournoi entre les chevaliers espagnols réunis au pied des remparts de Grenade ; mais Florian ne saurait être une autorité. Rien n'empêche un homme qui a découvert des bergères sur les bords du Gardon d'apercevoir un tournoi sous les murs de Grenade.

L'Espagne a donc attendu le dix-neuvième siècle pour adopter l'usage des tournois. Les courses de taureaux ont été rayées du programme officiel.

Les véritables Espagnols sont dans la consternation. On parle d'une manifestation pacifique de tous les toréadors, matadors, picadors du royaume, pour suppléer la reine de revenir aux anciens usages.

La suppression des courses de taureaux a pour corollaire l'anéantissement de la cachucha et son remplacement par la schotisch.

Vous figurez-vous la schotisch dansée par une femme née sur les bords du Mançanarès et portant le nom de Dolorès ?

Si les doléances des toréadors, matadors et picadors du royaume ne sont point écoutées, on peut dire hardiment que l'Espagne est morte. Sans taureaux, sans cachucha, l'Espagne n'est plus qu'un vaste département des Basses-Pyrénées.

La tauromachie et la cachucha se réfugieront à l'Hippodrome et au théâtre du Vaudeville, Paris leur offre l'hospitalité; mais, pour l'honneur de l'Espagne, il vaudrait mieux ne point les forcer à l'exil.

Nous le souhaitons sans l'espérer, car le tournoi semble devoir l'emporter, s'il faut en croire l'émissaire que l'aristocratie espagnole a envoyé à Paris pour traiter avec l'Opéra de la vente de ses cuirasses et de ses casques de rebut.

Depuis ce matin je suis dans la jubilation.

Je viens de lire l'annonce d'un nouveau sirop breveté qui détruit l'embonpoint, — sans garantie du gouvernement.

Ce sirop a été inventé par le baron Bancel. Qu'on dise encore que les barons ne servent à rien !

Le baron Bancel a publié un livre intitulé : *Préceptes fondés sur les lois de la chimie organique pour diminuer l'embonpoint sans altérer la santé*; de plus il a édité une bouteille de sirop, et dans cette bouteille se trouvent condensés tous les axiomes du volume.

Il suffit d'avalier, chaque matin à jeun, quelques pages du livre et de siroter quelques cuillerées de la bouteille pour maigrir à vue d'œil.

Il est même prudent de consulter chaque jour un miroir ou une portière dans laquelle on ait toute confiance pour savoir si l'on n'a pas trop maigri depuis la veille.

Il est bon de se priver d'un ventre gênant, mais encore ne faut-il pas tourner à l'homme-squelette; à moins qu'on n'ait l'intention d'aller spéculer aux Champs-Élysées sur cette maigreur extraordinaire.

Cela ne tardera pas, du reste, à devenir une mauvaise spéculation, du moment que tout le monde pourra se rendre plus maigre que nature.

Il est très-probable que le grand prix Monthyon sera décerné cette année au baron Bancel.

Une foule de procédés avaient été successivement vantés par différents empiriques pour combattre l'embonpoint.

Les uns vous disaient :

« Buvez du vinaigre ! »

Les autres :

« Faites beaucoup d'exercice ! »

Ceux-ci :

« Mangez peu ! »

Ceux-là :

« Ne mangez pas du tout ! »

Eh bien, rien de tout cela ne réussissait aux malheureux que la nature avait prédestinés à posséder un énorme abdomen et des joues indécentes.

Le baron Bancel se livra enfin à de profondes méditations sur les hommes obèses, et le premier fruit de ses travaux a été le merveilleux sirop qui occupe en ce moment les cent voix de la Renommée.

C'est à l'aide de cette périphrase qu'on désigne les journaux quotidiens de Paris, lorsqu'on a du style et qu'on est poli; — or, la politesse a toujours été mon fort.

Je dis les cent voix, bien que je sache parfaitement

que le nombre des journaux quotidiens de Paris s'élève seulement à vingt-trois.

Le baron Bancel est tellement certain de la réussite de son sirop, même sur les abdomens les plus pantagruéliques, les plus falstaffiens, qu'il a demandé à être enfermé pendant huit jours dans une maison de santé en compagnie de M. Moessard.

Le baron se fait fort, en employant son sirop pendant une seule semaine, de réduire de plus de quatre cinquièmes l'embonpoint de ce bon Moessard et d'en faire le comédien le plus svelte, le plus gentil que jamais femme ait rêvé.

Ce résultat sera le plus bel éloge du sirop du docteur Bancel.

La liqueur et le volume contre l'embonpoint se trouvent chez l'inventeur, rue Saint-Georges, n° 29. — Que les hommes gras se le disent !

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *La Queue du chien d'Alcibiade*, comédie en deux actes de M. Léon Gozlan. — L'oncle Maréchal a deux neveux et une nièce auxquels il sert une pension viagère; un père ne ferait pas davantage, il y en a même qui feraient moins. Un oncle de cette espèce est ce qu'on peut appeler un oncle renforcé. Tant il y a que l'oncle Maréchal, lassé de servir de père à ses neveux, tombe chez eux avec le fracas et l'imprévu d'une bombe.

« Toi, dit-il à son neveu Charles le compositeur, comment se fait-il que tu ne sois pas encore devenu un Aubert, un Meyerbeer ou pour le moins un Paganini ? »

— Je ne sais pas seulement où ils demeurent. Pour moi, je me cache sous l'herbe, comme l'humble violette, et mon parfum ne m'a pas encore décelé.

— Et toi, neveu Louis, par quel hasard ta gloire d'avocat a-t-elle conservé jusqu'ici le plus scrupuleux anonyme !

— Le barreau a ses destinées.

— Et toi, ma nièce Adeline, est-ce ta jolie figure qui met en fuite les époux ?

— Les époux ! je les attends en pantoufles, au coin de mon feu, comme Cendrillon.

— En ce cas, dit l'oncle Maréchal, je ne m'étonne plus si les époux ne viennent pas, si les plaideurs ne connaissent pas notre porte, si le directeur de l'Opéra montre quelque indifférence pour nos partitions. Mais tout ceci va changer, ou bien je ne serai pas l'oncle Maréchal cité à Orléans comme le modèle des oncles.

Aussitôt voila la maison et Paris tout entier en rumeur. Adeline s'en va à Longchamps, où elle produit le même effet qu'autrefois Cendrillon au bal de la cour; un jeune homme imaginaire, sorti du cerveau de l'oncle Maréchal, est censé s'être brûlé la cervelle pour Adeline, que cet événement met à la mode. Charles, le musicien, va plaider en cour d'assises pour son frère l'avocat, qui se voit contraint d'improviser une polka. Les événements les plus bizarres dus à la féconde imagination de l'oncle Maréchal s'accumulent; la foule les commente, les journaux s'en emparent, la vogue arrive; les directeurs de théâtres, les plaideurs et les époux font antichambre dans la maison qu'ils dédaignaient la veille.

Cette idée ingénieuse, rendue plus piquante par une pointe de paradoxe, et développée avec l'esprit et la grâce qui distinguent le talent de l'auteur, a obtenu un succès très-franc et très-littéraire qui rappellera la vogue du *Lion empaillé*, cette autre charmante comédie. La pièce a été jouée avec un ensemble digne du Théâtre-Français. Provost a créé en excellent comédien le rôle de l'oncle Maréchal.

LES MODES PARISIENNES.



Explication du dernier Rebus.

La foule qu'IS presse, atout ceint loup, verre tue râpe, lots d'I, T à demi-relais botté de sept ouvrages.
(La foule qui se presse à Toussaint-Louverture applaudit et admire les beautés de cet ouvrage.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abrégier le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle *franc de port* sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Au Sablier-Deuil, 2, boulevard Montmartre. Assortiments complets de tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et modes particulières; cravates spéciales pour deuil; orléans, toiles valencias, barèges.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 26